

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DE LA PAGE INTERNET

L'Express

Le royaume de l'écrit

Actualité
| Société

Par de notre envoyé spécial Bruno D. Cot, Jsi et - publié le 18/10/2004 à 00:00

Un seul mot s'impose: respect! Ici, sur ce sol aride à quelque 3 000 kilomètres de la France, s'est épanouie une civilisation plusieurs fois millénaire. Un monde fascinant qui a permis de découvrir le premier alphabet, d'où dériveront, plus tard, le phénicien, puis le grec et le latin. Un monde généreux aussi, puisque de ses entrailles sont issus des milliers de textes qui ont éclairé d'un jour nouveau l'histoire du Proche-Orient. Nous sommes en Syrie, non loin de la ville côtière de Lattaquié, au nord de Damas. A Ras Shamra, très exactement, l'antique capitale du royaume d'Ougarit, qui, entre les XIVe et XIIe siècles avant l'ère chrétienne, comptait parmi les plus riches de ce qui n'était pas encore appelé le Croissant fertile. Pareille civilisation, longtemps oubliée, méritait d'être mise en lumière. C'est chose faite, cette semaine, au musée des Beaux-Arts de Lyon, qui inaugure une remarquable exposition célébrant les fouilles françaises de ce site archéologique majeur (1).



Qui aurait pu imaginer qu'un simple coup de charrue serait à l'origine de cette renaissance? C'est pourtant bien un paysan qui, au début de 1928, heurta de son soc une série de dalles recouvrant une tombe dans la zone de Minet el-Beida, le port originel du royaume d'Ougarit. L'année suivante, le gouvernement de Raymond Poincaré, profitant du mandat sur la Syrie, envoie une première mission, dirigée par Claude Schaeffer. Elle marque le début d'une implantation quasi ininterrompue jusqu'à nos jours (à l'exception de la Seconde Guerre mondiale) de scientifiques français qui ont immédiatement pris la mesure de leur découverte.

Il existe un particularisme du royaume d'Ougarit: d'un côté, une société ouverte sur le monde, parlant huit langues, en écrivant cinq et suffisamment cosmopolite pour exercer une influence sur une bonne partie du commerce levantin. De l'autre, à l'intérieur, un peuple assez brillant et soucieux de son identité pour développer son propre système d'écriture, dont les historiens ignorent encore la date et les raisons de la création. «Après avoir mis au jour une trentaine d'abécédaires, nous ne sommes sûr que d'une chose:

L'ougaritique a bien été inventé à... Ougarit», indique Dennis Pardee, linguiste de l'institut oriental de l'université de Chicago.

Les premiers éléments de cette nouvelle langue ont été trouvés dès 1929, sur des tablettes en signes cunéiformes inconnus et constitués de clous triangulaires inscrits dans l'argile avec un calame. En quelques mois, les épigraphistes déchiffreront ces signes en découvrant une façon d'écrire révolutionnaire, bien plus simple que tout ce qui se faisait à l'époque: plutôt qu'utiliser un signe pour chaque mot (écriture hiéroglyphique) ou un signe pour une syllabe (système cunéiforme classique), pourquoi pas un système où chaque signe correspondrait à une lettre, comme dans nos alphabets modernes? «Conséquence: l'ougaritique n'utilise qu'une trentaine de signes lorsqu'il en faut des centaines, voire des milliers dans les autres écritures», résume Pierre Bordreuil, professeur à l'Institut d'études sémitiques du Collège de France et chercheur émérite au CNRS.

Au début des années 1930, cette découverte eut un immense retentissement. Du jour au lendemain, Ougarit s'impose comme un centre intellectuel majeur du Proche-Orient. Au total, en soixante-quinze années de recherches, quelque 3 000 textes ont ainsi pu être déterrés. La plupart d'entre eux (les trois quarts) étaient rédigés en akkadien, la langue sémitique la plus développée de Mésopotamie - sorte d'anglais du IIe millénaire. Celle-ci servait essentiellement pour les écrits diplomatiques: correspondance entre souverains, traités, accords économiques, etc. En revanche, une partie des tablettes étaient écrites en ougaritique. Retrouvées dans les bibliothèques, les archives de la ville ou de simples maisons, elles revêtent clairement un caractère littéraire: des écrits poétiques racontent la mythologie, les légendes et la religion; des textes en prose détaillent les pratiques divinatoires, médicales ou sacrificielles. Surtout, ces trésors d'argile aident aussi à mieux comprendre la vie quotidienne, jusque-là méconnue, des habitants d'un royaume cananéen au milieu du IIe millénaire avant l'ère chrétienne.

La capitale d'Ougarit, Ras Shamra, rassemblait un peuple de marchands, d'artisans et de marins - de 8 000 à 10 000 personnes réparties sur 27 hectares. Il gravitait autour d'un palais, avec un souverain qui, à défaut d'être omnipotent, gérait l'essentiel des transactions à plusieurs lieues à la ronde. Dès son origine, le royaume couvrait ainsi une superficie d'environ 2 000 kilomètres carrés. Une entité géographique cohérente, divisée en trois régions administratives. A l'est, des zones de pâture dans la vallée de l'Oronte étaient réservées à l'élevage de bovins et d'ovins; un territoire plus méridional servait aux besoins de l'agriculture; enfin, il existait une région dite «forestière», beaucoup plus au nord, entourée de montagnes, où se développaient, plus particulièrement, les cultures produisant du vin et de l'huile d'olive, que l'on transportait dans d'immenses jarres fabriquées sur place et dont les archéologues ont retrouvé plusieurs exemplaires. «Ces frontières naturelles restreignaient les possibilités d'extension, mais ce territoire avait une véritable unité que le temps a confirmée, puisque les limites de l'antique domaine d'Ougarit correspondaient très exactement à celles de l'actuel département de Lattaquié», explique Yves Calvet, chercheur au CNRS et actuel codirecteur de la mission archéologique de Ras Shamra.

Aujourd'hui encore, les archéologues ignorent la durée exacte de cette civilisation. La présence humaine sur le site remonte au moins au VIIe millénaire avant Jésus-Christ. Et, de 3000 à 1185, il a été habité presque sans discontinuité, avec un apogée à l'âge du bronze récent (1350-1185). Une permanence remarquable que, à lui seul, l'enclavement géographique n'explique pas. «Ougarit a connu un rayonnement extraordinaire, bien au-delà de ses frontières», reprend Yves Calvet. Tout au long de son histoire, le peuple ougaritique cherchait surtout à ne froisser aucun de ses turbulents voisins. Qu'il s'agisse des autres puissances moyennes de la région (Tyr, Beyrouth, Sidon) ou des grands empires. Au XVe siècle avant l'ère chrétienne,

cette petite «Suisse antique» a, en effet, beaucoup louvoyé entre les deux grandes forces du moment: l'Egypte, au sud, et, au nord, l'Empire hittite. Après avoir subi la domination de la première, il semble qu'elle ait essayé d'entretenir une bienveillante indifférence face au second. Jusqu'à lui faire allégeance à partir de la bataille de Qadesh, lorsque les Ougaritains combattirent contre Ramsès II (v. 1299 av. J.-C.).

«Faites du commerce mais pas la guerre», pourrait donc avoir été la devise de ce petit royaume. Par nombre de ses aspects, sa langue, ses traditions culturelles, son histoire, Ougarit appartient indéniablement à l'Orient. Mais sa situation géographique lui confère aussi une place dans le monde méditerranéen. C'est un nœud de communications incontournable (*voir la carte ci-dessus*). Sur terre, le royaume tirait parti de la route de l'Euphrate, vers la Mésopotamie (notamment Babylone). Il pesait également sur le trafic des grandes voies, empruntées par les caravanes, en direction de l'Egypte, au sud, et d'Oura, puis d'Hattousa, la capitale hittite, au nord (en Turquie actuelle).

Cependant, l'essentiel de son commerce était maritime: avec la Crète minoenne, mais aussi avec Chypre, qui s'aperçoit depuis les remparts de la cité par jour de beau temps. De cette proche voisine venaient le cuivre en lingots ainsi que des céramiques grossières. Signe extérieur de richesse, la vaisselle de luxe provenait, elle, de la Grèce continentale. Porte de l'Orient sur la Méditerranée, le royaume commerçait sans doute jusqu'à l'actuelle Espagne. Mais son influence économique s'étendait bien plus loin encore, comme le montre la liste des produits importés: ambre de la Baltique, lapis-lazuli d'Afghanistan, étain d'Iran, défenses d'éléphant d'Afrique ou d'Inde, bijoux de faïence et objets d'art en albâtre provenant d'Egypte, etc.

«Grâce aux tablettes d'argile retrouvées à Ougarit, la connaissance du commerce dans cette région a été considérablement améliorée, explique Florence Malbran-Labat, directrice de l'Ecole des langues et civilisations de l'Orient ancien (Elcoa) de l'Institut catholique de Paris. Non seulement nous connaissons avec précision les produits échangés, mais nous comprenons aussi son organisation.» Les négociants disposaient d'un réseau de correspondants dans chacun des grands comptoirs de la côte (Byblos, Beyrouth, Sidon ou Tyr). Ils exportaient la production de base (huile et vin) et profitaient surtout d'un savoir-faire artisanal reconnu: ébénisterie, teinturerie, ivoirerie, métallurgie ou encore verrerie.

De même, grâce aux fouilles de Ras Shamra, les archéologues saisissent mieux le mode de fonctionnement des marchands, à l'intérieur de la ville, où prospéraient de véritables guildes. «La plupart des maisons sont construites avec des entrepôts au rez-de-chaussée qui abritaient toutes sortes de marchandises, alors que la vie quotidienne se déroulait plutôt à l'étage», raconte Olivier Callot, architecte de l'Institut français du Proche-Orient (Ifpo), à Damas. Ougarit avait aussi son palais: 10 000 mètres carrés au sol, une centaine de pièces à un, voire parfois deux étages, vue imprenable sur la mer... «Sa magnificence était, paraît-il, enviée par tous les souverains voisins», souligne Jean-Claude Margueron, directeur d'études à l'Ecole pratique des hautes études (Ephé), grand spécialiste des demeures royales de l'Orient ancien.

Chaque année, aux mois de mai et juin, la campagne de fouilles archéologiques de Ras Shamra focalise l'attention des historiens, des archéologues, des épigraphistes et surtout des biblistes. Parce que les textes exhumés parlent d'une époque sacrée qui nous concerne tous et qui, jusque-là, manquait cruellement de sources: la vie au temps de Moïse et de ses descendants. «Ces textes constituent la documentation la plus utile pour comprendre la Bible hébraïque ou plus exactement le substrat culturel de celle-ci», analyse Pierre Bordreuil. Même s'il n'y eut jamais de contact direct entre le royaume d'Ougarit et celui d'Israël - qui prit forme en Canaan presque trois siècles plus tard - l'un permet de mieux comprendre la genèse de

l'autre. Par son histoire, par le fonctionnement de sa royauté ou encore par les relations qu'il entretenait avec ses voisins.

Pour autant, plus de sept décennies après sa découverte, «Ugarit la précieuse» semble loin d'avoir livré tous ses secrets. A commencer par celui de sa disparition. Sous les coups de nouveaux envahisseurs, jamais vraiment identifiés et baptisés les Peuples de la mer, sa capitale aurait été incendiée autour de 1185 avant Jésus-Christ. Avec des rois très pacifiques, une armée peu fournie, un suzerain trop lointain et des remparts mal entretenus, elle serait tombée en quelques heures. Brutalement, l'ensemble du royaume d'Ugarit disparut sans que rien de sa grandeur, ni son écriture ni son commerce, ne lui survive. Un plongeon dans trente-trois siècles d'obscurité.